

SONNET

Parfois une Vénus, de notre sol barbare,
Fait jaillir son beau corps des siècles respecté,
Pur, comme s'il sortait, dans sa jeune beauté,
De vos veines de neige, ô Paros, ô Carrare !

Parfois, quand le feuillage à propos se sépare,
Dans la source des bois luit un dos argenté ;
De sa blancheur subite une divinité
Droite et nue, éblouit le chasseur qui s'égare.

A Stamboul la jalouse, un voile bien fermé
Parfois s'ouvre, et trahit sous l'ombre diaphane
La cadine aux longs yeux que brunit le surmé.

Mais toi, le même soir, sur ton lit parfumé,
Tu m'as fait voir Vénus, Zoraïde et Diane,
Corps de déesse grecque, à tête de sultane !

1850.

MODES ET CHIFFONS

SONNET

Si comme Pétrarque et le vieux Ronsard,
Viole d'amour ou lyre païenne,
De fins concettis à l'italienne,
Je savais orner un sonnet plein d'art ;

Je vous en ferais, fée au bleu regard,
Dans le pur toscan que l'on parle à Sienne,
Ou dans un gaulois de saveur ancienne,
Sur votre arrivée ou votre départ ;

Sur vos gilets blancs et vos amazones,
Sur les frais chapeaux, roses, noirs ou jaunes,
Que fleurit pour vous madame Royer ;

Sur le Chantilly bordant vos mantilles,
Sur vos peppermints et sur vos manilles ;
Mais je n'en fais qu'un — pour te l'envoyer.

1851.

LES LIONS DE L'ARSENAL, A VENISE

(IMITÉ DE GÛTHE)

Deux grands lions, rapportés de l'Attique,
Font sentinelle aux murs de l'Arsenal,
Paisiblement; — et près du couple antique
Tout est petit : porte, tour et canal.

Ils semblent faits pour le char de Cybèle,
Tant ils sont fiers; et la mère des Dieux
Voudrait au joug ployer leur cou rebelle,
Si pour la terre elle quittait les cieus.

Mais maintenant ils gardent la poterne,
Tristes, sans gloire; et l'on entend ici
Miauler partout le chat ailé moderne;
Que pour patron Venise s'est choisi!

1851.

FRAGMENTS

Intercalés dans l'opéra : *Maitre Wolfram.*

I

WOLFRAM

Lorsque la solitude et la mélancolie
De leurs vagues tourments torturent ma langueur,
Et me font souvenir de tout ce qui m'oublie
En murmurant tout bas : Amour, gloire et bonheur.
Comme avec un ami qui comprend votre peine
Et dont le cœur ému bat en vous répondant,
Mon chagrin, ignoré de Wilhelm et d'Hélène,
S'épanche et se console avec ce confident.

(Montrant l'orgue.)

Douce harmonie,
O voix de Dieu bénie,
Comme un génie,
Tu calmes mes tourments;
Ta voix à mon oreille,
Lorsque le jour s'éveille,
Efface de ma veille
Les plus cruels moments.

II

HÉLÈNE

COUPLETS

1

Je crois ouïr dans les bois
Une voix,
Le vent me parle à l'oreille,
La fleur me dit ses secrets
Les plus frais,
Et le ramier me conseille;
Ah! c'est mon cœur qui s'éveille!

2

Je me sens une langueur
Dans le cœur,
Je deviens pâle ou vermeille,
Gaie ou rêveuse en un jour
Tour à tour,
Un songe éblouit ma veille,
Ah! c'est mon cœur qui s'éveille!

NATIVITÉ

Au vieux palais des Tuileries,
Chargé déjà d'un grand destin,
Parmi le luxe et les féeries
Un Enfant est né ce matin.

Aux premiers rayons de l'aurore,
Dans les rougeurs de l'Orient,
Quand la ville dormait encore,
Il est venu, frais et riant,

Faisant oublier à sa mère
Les croix de la maternité,
Et réalisant la chimère
Du pouvoir et de la beauté.

Les cloches à pleines volées
Chantent aux quatre points du ciel;
Joyusement leurs voix ailées
Disent aux vents : Noël, Noël!

Et le canon des Invalides,
Tonnerre mêlé de rayons,
Fait partout aux foules avides
Compter ses détonations.

Au bruit du fracas insolite
Qui fait trembler son piédestal,
S'émeut le glorieux stylite
Sur son bronze monumental.

Les aigles du socle s'agitent,
Essayant de prendre leur vol,
Et leurs ailes d'airain palpitent
Comme au jour de Sébastopol.

Mais ce n'est pas une victoire
Que chantent cloches et canons ;
Sur l'Arc de Triomphe, l'Histoire
Ne sait plus où graver des noms !

C'est un Jésus à tête blonde
Qui porte en sa petite main,
Pour globe bleu la paix du monde,
Et le bonheur du genre humain.

Sa crèche est faite en bois de rose,
Ses rideaux sont couleur d'azur ;
Paisible en sa conque il repose,
Car : *Fluctuat nec mergitur.*

Sur lui la France étend son aile ;
A son nouveau-né, pour berceau,
Délicatesse maternelle,
Paris a prêté son vaisseau.

Qu'un bonheur fidèle accompagne
L'Enfant impérial qui dort,
Blanc comme les jasmins d'Espagne,
Blond comme les abeilles d'or !

Oh ! quel avenir magnifique
Pour son enfant a préparé
Le Napoléon pacifique,
Par le vœu du peuple sacré !

Jamais les discordes civiles
N'y feront, pour des plans confus,
Sur l'inégal pavé des villes
Des canons sonner les affûts.

Car la France, Reine avouée
Parmi les peuples, a repris
Le nom de « France la louée, »
Que lui donnaient les vieux écrits.

Futur César, quelles merveilles
Surprendront tes yeux éblouis,
Que cherchaient en vain dans leurs veilles
François, Henri-Quatre et Louis !

A ton premier regard, le Louvre,
Profil toujours inachevé,
En perspective se découvre ;
Tu verras ce qu'on a rêvé !

Paris, l'égal des Babylones,
Dentelant le manteau des cieux
De dômes, de tours, de pylônes,
Entassement prodigieux,

Au centre d'une roue immense
De chemins de fer rayonnants,
Où tout finit et tout commence,
Mecque des peuples bourdonnants !

Civilisation géante,
Oh! quels miracles tu feras
Dans la cité toujours béante.
Avec l'acier de tes cent bras!

Isis, laissant lever ses voiles,
N'aura plus de secrets pour nous,
La Paix, au front cerclé d'étoiles,
Bercera l'Art sur ses genoux.

L'Ignorance, aux longues oreilles,
Bouchant ses yeux pour ne pas voir,
Devant ces splendeurs non pareilles
Se verra réduite à savoir,

Et Toi, dans l'immensité sombre,
Avec un respect filial,
Au milieu des soleils sans nombre
Cherche au ciel l'astre impérial;

Suis bien le sillon qu'il te marque,
Et vogue, fort du souvenir,
Dans ton berceau devenu barque
Sur l'océan de l'avenir!

46 mars 1856, midi

LES JOYEUSETÉS DU TRÉPAS

De son destrier qui se cabre
Il jette à bas le chevalier,
Qu'il pousse à la danse macabre
En retournant le sablier.

Avec un crâne joue aux quilles
Aux tonnelles des cabarets,
Du boiteux casse les béquilles,
Du coureur coupe les jarrets!

Pour modèle offrant son squelette,
Pose en Vénus dans l'atelier,
Arrache au peintre sa palette,
Fier comme Job sur son fumier!

Pousse une botte au maître d'armes,
— Botte secrète et bien à fond, —
Prend l'enfant à la mère en larmes,
Ote sa marotte au bouffon;

Avec le camail du chanoine
Encadre son masque camus,
S'assoit dans la stalle du moine
Dont il interrompt l'*Oremus*.

Pour s'y mettre il chasse du trône
L'Empereur tout pâle d'effroi,
Et pose sur son crâne jaune
La couronne arrachée au roi.

Malgré les clefs et la tiare
Il prend le Pape au Vatican,
Et, railleur, au ballet bizarre
Il lui fait danser le cancan!

1857.

CHANSON A BOIRE

A Bacchus, biberon insigne.
Crions : « Masse ! » et chantons en chœur :
Vive le pur sang de la vigne
Qui sort des grappes qu'on trépigne!
Vive ce rubis en liqueur!

Nous autres prêtres de la treille,
Du vin nous portons les couleurs.
Notre fard est dans la bouteille
Qui nous fait la trogne vermeille
Et sur le nez nous met des fleurs.

Honte à qui d'eau claire se mouille
Au lieu de boire du vin frais.
Devant les brocs qu'il s'agenouille!
Ou soit mué d'homme en grenouille
Et barbotte dans les marais!

1865.

LES RODEURS DE NUIT

Minuit résonne au beffroi sombre ;
Débauchés, voleurs et hiboux,
Peuple furtif qu'éveille l'ombre,
Joyeusement quittent leurs trous.

On voit courir aux aventures
Les gentilshommes de la nuit.
Les bourgeois, sous leurs couvertures,
Se blottissent, tremblant au bruit

Ce sont des duels sous les lanternes,
Des cris de ribaudes qu'on bat,
Des pots cassés dans les tavernes,
Et des chants, échos du sabbat.

.... Tout se tait. — La patrouille passe,
Rhythmant son pas sur le pavé.
Le noir essaim fuit dans l'espace. . . .
Le matin honnête est levé!

1864.

LE PROFIL PERDU

STANCES SUR UNE AQUARELLE DE LA PRINCESSE M^{***}

Qu'elle me plait, en son costume antique,
Cette beauté, blanche sur un fond noir,
Rêve d'amour qu'un pinceau poétique
Cache à demi, pour mieux la faire voir!

On n'aperçoit de toute la figure
Qu'un bras superbe et qu'un profil perdu ;
Mais si charmant, si parfait, qu'on augure
Bien des trésors dans ce sous-entendu!

Un lourd chignon baigne la nuque blonde,
Flots d'or où luit un peigne en diamants ;
Vénus ainsi, dut, au sortir de l'onde,
Tordre et nouer ses cheveux écumants.

A l'art exquis, s'ajoute le mystère,
Le Sphinx coquet irrite le désir,
Mais il dit tout en paraissant se taire ;
S'il se tournait, nous mourrions de plaisir!

22 mai 1865.

19.

A ERNEST HÉBERT

SUR SON TABLEAU

LE BANC DE PIERRE

Au fond du parc, dans une ombre indécise,
Il est un banc, solitaire et moussu,
Où l'on croit voir la Réverie assise,
Triste et songeant à quelque amour déçu.
Le souvenir dans les arbres murmure,
Se racontant les bonheurs expiés,
Et, comme un pleur, de la grêle ramure
Une feuille tombe à vos pieds.

Ils venaient là, beau couple qui s'enlace,
Aux yeux jaloux tous deux se déroband,
Et réveillaient, pour s'asseoir à sa place,
Le clair de lune endormi sur le banc.
Ce qu'ils disaient, la maîtresse l'oublie;
Mais l'amoureux, cœur blessé, s'en souvient,
Et, dans le bois, avec mélancolie,
Au rendez-vous, tout seul, revient.

Pour l'œil qui sait voir les larmes des choses,
Ce banc désert regrette le passé,

Les longs baisers et le bouquet de roses,
Comme un signal à son angle placé.
Sur lui la branche à l'abandon retombe,
La mousse est jaune et la fleur sans parfum;
La pierre grise a l'aspect de la tombe
Qui recouvre l'amour défunt!....

1865.

TRADUCTION LITTÉRALE

Des fragments en vers qui se trouvent dans

L'ÉPICURIEN¹

I

Sur l'eau pure du lac, dans la lueur du soir,
Le reflet d'un temple s'allonge.
La fille de Corinthe y vient, et va s'asseoir
A l'escalier qui dans l'eau plonge.
Elle feuillette un livre et se penche en rêvant.
Placé près d'elle, un jeune sage
Écarte ses cheveux dénoués, dont le vent
Fait flotter l'ombre sur la page.

¹ Voir *L'Épicurien*, par Thomas Moore; la prose traduite par H Butat, les vers par Théophile Gautier. 1 vol. — in-8. Paris, 1863.

II

Si ce n'était cette voix du tombeau
Qui vient chuchoter à la joie,
Ce corps charmant, ce visage si beau,
Ce soir des vers seront la proie;
Si ce n'était cette amertume au cœur,
Dans cette vie, oh ! combien de bonheur !
Comme mon âme, à l'absorber avide,
Ne quitterait la coupe d'or que vide !
Dieu je serais, changeant la terre en cieus,
Si le plaisir pouvait faire les dieux !

III

Aussi loin qu'aux clartés du plus limpide azur
 Que jamais sur la sphère ait tendu le ciel pur,
 L'œil saisit des objets les formes apparues,
 On découvre toujours des jardins et des rues
 Marquant de leurs piliers des parcours infinis,
 Des temples, vaste amas de marbres, de granits,
 Des palais de porphyre énormes et splendides,
 Et s'élançant des eaux de hautes pyramides
 Plus vieilles que le temps, et dont l'Éternité
 N'ébréchera jamais le profil respecté.

Cependant sur le lac tout est tumulte et joie,
 Et l'animation largement s'y déploie;
 Le commerce, l'amour et le culte des dieux
 Y forment un spectacle étrange et radieux.
 Une procession sur les marches des temples
 Avec ses prêtres blancs vêtus de robes amples
 Se développe au son des cymbales d'argent.
 Des embarcations au sillon diligent
 Descendent vers la mer, venant de ces contrées
 Qu'assourdissent du Nil les chutes effarées,
 Avec leur cargaison riche comme un trésor,

Plumes, gemmes, parfums, ivoire et poudre d'or,
 Au passage exhalant l'odeur aromatique
 Que prennent les vaisseaux au soleil exotique.

Ici des pèlerins, enfants de tous pays,
 Avant de repartir pour Bubaste ou Saïs,
 Dans une baie ombreuse où l'onde est plus tranquille
 Poussent l'esquif léger avec la rame agile.
 D'autres sous les lotus bercent leur frais sommeil,
 Ou par des chants joyeux se tiennent en éveil.
 Plus loin des acacias parfument de leurs grappes
 Une plage où du lac fendant les claires nappes
 Folâtre un jeune essaim de riantes beautés
 En attraits surpassant les charmes si vantés¹
 De celle dont la chaîne aimable au captif même
 Tint deux maîtres du monde et rompit au troisième.

IV

..... Astre dont le rayon
S'épanchant sur le monde aux heures taciturnes,
Fait éclore le rêve avec les fleurs nocturnes,
Non cette lune froide et brumeuse du nord,
Versant aux jeunes cœurs, comme un philtre de mort,
Le sang pâle et glacé de la vestale chaste;
Mais l'ardente Phœbé qui règne dans Bubaste,
Et ne voit rien, du haut de son brillant séjour,
Chez l'homme et chez les dieux d'aussi beau que l'amour!

V

Rhodope, cette nymphe à la beauté splendide,
Qui vit, dit-on, plongée en un demi-sommeil,
Sur l'or et les bijoux inconnus au soleil,
La Dame de la Pyramide!

VI

Vous qui voulez courir
La terrible carrière,
Il faut vivre ou mourir
Sans regard en arrière.

Vous qui voulez tenter
L'onde, l'air et la flamme,
Terreurs à surmonter
Pour épurer votre âme,

Si, méprisant la mort,
Votre foi reste entière,
En avant ! — le cœur fort
Reverra la lumière.

Et lira sur l'autel
Le mot du grand mystère
Qu'au profane mortel
Dérobe un voile austère.

VII

Bois cette coupe — Osiris la savoure
A petits traits dans l'empire des morts :
Il la fait boire au peuple qui l'entoure,
Chaque fantôme en effleure les bords.

Bois cette coupe — elle est, tout frais, remplie
D'une eau puisée au fleuve du Léthé ;
En la vidant tout le passé s'oublie
Comme un vain songe au matin emporté !

Le plaisir, fausse ivresse,
Vin mêlé de poison ;
La science, maîtresse
A la dure leçon ;

L'espoir brillant et vide,
Semblable aux lacs amers,
Trompant la lèvres avides
Aux sables des déserts ;

L'amour dont la main noue
Des liens innocents

Où le serpent se joue
En replis malfaisants ;

Tout ce que tu connus de mauvais ou d'infâme
Disparaîtra soudain dans un oubli profond,
De tout ressouvenir laissant pure ton âme
Quand ta soif de la coupe aura tari le fond.

VIII

Bois cette coupe — elle est pleine d'un divin baume.
Quand Isis vint aux cieux, Horus entre les bras,
Elle dit à son fils, lui montrant son royaume,
Bois cette coupe et toujours tu vivras !

Je te dis et te chante, ainsi que la déesse,
Toi qui des vastes cieux un jour hériteras :
Fusses-tu dans l'abîme, âme et corps en détresse,
Bois cette coupe et toujours tu vivras !

IX

La Mémoire viendra, menant le cœur des rêves,
Rêves d'un temps plus beau, plus ancien et plus pur;
Quand l'âme, hôte des cieus, n'avait pas sur les grèves
Laisse choir le duvet de ses ailes d'azur;

Souvenirs glorieux, pareils à cette flamme
Que lance, en s'éteignant, sur les eaux l'astre d'or,
Qui montre ce que fut et ce que n'est plus l'âme,
Mais ce qu'elle pourrait brillamment être encor.

X

O bel arbre d'Abyssinie!
Nous te prions par ton fruit d'or,
Par la pourpre à l'azur unie
Dans ta fleur plus splendide encor,
Par la muette bienvenue
Dont ta ramure, en s'abaissant,
D'un air hospitalier salue
L'étranger sous ton dais passant.

O bel arbre d'Abyssinie!
Quand la nuit, sans lune, descend,
Combien ta rencontre est bénie
Du voyageur au pas pesant!
Du bout caressant de tes branches
Tu viens baiser ses yeux mi-clos,
Sur lui tendrement tu te penches
Et tu lui dis : « Dors en repos ! »

O bel arbre d'Abyssinie!
Ainsi, vers moi, penche ton front qui plie.

XI

Par une de ces nuits où l'étoile d'amour,
Isis, de son croissant dessinant le contour,
Dans le fleuve sacré mire son front de vierge,
Où les couples, guettant sa lueur de la berge,
Calculent en quel temps son cours recommencé
Doit la remettre aux bras du Soleil-fiancé

XII

..... , Le fleuve qui naguère
Glissait entre sés bords, garni des deux côtés
Par des palais de marbre et de riches cités,
Pareils à des bijoux sertis dans une chaîne,
Inondant à présent la vallée et la plaine,
Comme un géant qui sort de son lit brusquement,
S'étale et couvre tout de son flot écumant.

A MARGUERITE

A MADAME MARGUERITE DARDENNE DE LA GRANGERIE

SONNET I

Les poètes chinois, épris des anciens rites,
Ainsi que Li-Tai-Pé, quand il faisait des vers,
Mettent sur leur pupitre un pot de marguerites
Dans leurs disques montrant l'or de leurs cœurs ouverts.

La vue et le parfum de ces fleurs favorites,
Mieux que les pêcheurs blancs et que les saules verts,
Inspirent aux lettrés, dans les formes prescrites,
Sur un même sujet des chants toujours divers.

Une autre Marguerite, une fleur féminine,
Que dans le céladon voudrait planter la Chine,
Sourit à notre table aux regards éblouis,

Et pour la Marguerite, un mandarin morose,
Vieux rimeur abruti par l'abus de la prose,
Trouve encore un bouquet de vers épanouis.

19 juillet 1865.

A MARGUERITE

A MADAME MARGUERITE DARDENNE DE LA GRANGERIE

SONNET II

Il est, dans la légende, une vierge martyre,
Qui mène en laisse une hydre aux tortueux replis.
Près d'une roue à dents, tenant en main un lis,
L'Ange d'Urbain l'a peinte et le monde l'admire.

Aux prés, pousse une fleur, qu'en son naïf délire,
L'inquiète amoureuse avec ses doigts pâlis,
Questionne, comptant les pétales cueillis,
Et suspendant son âme au dernier qu'elle tire.

Mystérieusement dans son nid de satin,
Brûle un joyau sans prix qui porte un nom latin
Et dont le troupeau vil dédaigne le mérite.

Ne cherchez pas le mot de l'énigme à côté :
Martyre, fleur, joyau, vertu, parfum, beauté,
Tout cela simplement veut dire : MARGUERITE !

19 juillet 1866.

L'IMPASSIBLE

SONNET

La Satiété dort au fond de vos grands yeux ;
En eux plus de désirs, plus d'amour, plus d'envie ;
Ils ont bu la lumière, ils ont tari la vie,
Comme une mer profonde où s'absorbent les cieux.

Sous leur bleu sombre on lit le vaste ennui des Dieux,
Pour qui toute chimère est d'avance assouvie,
Et qui, sachant l'effet dont la cause est suivie,
Mélangent au présent l'avenir déjà vieux.

L'infini s'est fondu dans vos larges prunelles,
Et devant ce miroir qui ne réfléchit rien,
L'Amour découragé s'assoit, fermant ses ailes.

Vous, cependant, avec un calme olympien,
Comme la Mnémosyne, à son socle accoudée,
Vous poursuivez, rêveuse, une impossible idée

Chamarande, juillet 1866.

A L. SEXTIUS

ODE IV : TRADUITE D'HORACE

L'âpre hiver se dissipe aux souffles printaniers,
La barque oisive aux flots se livre ;
L'étable et l'âtre enfin lâchent leurs prisonniers
Et le pré n'est plus blanc de givre.
Sous la lune déjà Vénus conduit le chœur ;
Aux Nymphes les Grâces décentes,
Se mêlent dans la ronde, et Vulcain, plein d'ardeur,
Souffle les forges rougissantes.
C'est le temps d'entourer son front de myrtes verts
Ou de fleurs qu'avril renouvelle,
Et d'immoler à Faune, aux bois d'ombre couverts,
Le bouc ou, s'il lui plaît, l'agnelle.
La pâle mort, d'un pied égal, heurte taudis
Et palais. — O Sextius, songe
Combien les longs espoirs sont à l'homme interdits.
La nuit et les Mânes — mensonge,
Et la cour de Pluton te réclament. Là-bas
Les dés ne font plus de monarque,
Et l'on n'admire plus le tendre Lycidas,
Que la vierge déjà remarque.

1866.